

POLITIQUES DE LA PRODUCTION PORNOGRAPHIQUE

PAR FLORIAN VOROS*

À PROPOS DE

Mathieu Trachman,

Le Travail pornographique.

Enquête sur la production des

fantasmes, Paris, La Découverte,

2013, 300 p., 22 €.

À l'heure du tournant dit « 2.0 » de la pornographie numérique, la parution du *Travail pornographique* de Mathieu Trachman est l'occasion pour Florian Voros de faire le point sur les transformations de la production pornographique et des discours savants (et militants) à son sujet.

Depuis les *sex wars*, ou « guerres des sexualités », qui opposent dans les années 1980 féministes anti-pornographie et féministes anti-censure, la pornographie occupe une place centrale dans le débat politique¹, mais aussi dans la recherche universitaire féministe anglophones. À la nouvelle centralité culturelle de la pornographie – notamment conceptualisée en termes d'« *onscenity*² », de « *mainstreaming of sex*³ » ou de « *pornification*⁴ » – répond ainsi un foisonnement de nouvelles approches critiques. Le lancement à venir, au printemps 2014, de la revue *Porn Studies*, entièrement dédiée à « *l'exploration des intersections de la sexualité, du genre, de la race, de la classe, de l'âge et de l'in/validité*⁵ » dans les cultures pornographiques, témoigne de cette vitalité.

Les *porn studies* se consacrent depuis la fin des années 1980 à l'étude des rapports de pouvoir qui traversent les pratiques et les représentations pornographiques. Ce programme de recherche se situe à la fois dans le prolongement du mouvement « pro-sexe » et dans le dépassement de ce que Jane Juffer appelle les « *binarismes fatigués* » issus des débats « pour ou contre » la pornographie. Ces nouvelles générations de chercheur-e-s reviennent notamment sur le partage du territoire pornographique « à la Yalta » issu des *sex wars*, selon lequel la dénonciation de l'objectification et de l'exploitation reviendraient au féminisme anti-pornographie, et la transgression et l'émancipation au féminisme pro-sexe. Il s'agit dès lors de se tourner vers « *des questionnements certes moins théâtraux, mais ô combien plus importants : quelles sont les conditions matérielles et discursives dans lesquelles les différents types de pornographie sont produits, diffusés et consommés*⁶? »

L'ambivalence du travail pornographique

Si Mathieu Trachman inscrit plus volontiers son travail dans la tradition sociologique que dans celle des *cultural studies*, le programme de recherche qui sous-tend *Le Travail pornographique* trouve de nombreuses affinités avec celui des *porn studies*. Mathieu Trachman y propose une sociologie féministe de la production pornographique hétérosexuelle française, envisagée en tant que monde professionnel. L'argument repose sur une enquête croisant observations sur les tournages de films, entretiens avec des professionnel-le-s (producteurs, réalisateurs, actrices, acteurs et techniciens), et travail d'archive sur la réglementation étatique de la pornographie ainsi que sur la presse spécialisée.

En se centrant sur les conditions de travail, les trajectoires professionnelles et la gestion de la main d'œuvre, analysés au prisme des rapports de genre, un des intérêts de sa démarche est précisément de dépasser le « *binarisme fatigué* », émancipation⁷ versus aliénation, auquel l'engagement des femmes dans une carrière d'actrice pornographique est souvent réduit. L'auteur montre que, si l'entrée dans la pornographie est une opportunité pour les femmes de développer une expertise sexuelle qui accroît leur capacité d'agir, celle-ci se voit simultanément bridée par une division sexuée du travail qui les contraint à s'adapter à des scripts pornographiques pensés par et pour les hommes, ainsi que par la valorisation sur le marché de la figure de la « débutante », qui fragilise leur position professionnelle. Cette approche par la sociologie du travail et des rapports sociaux de sexe permet par ailleurs de resituer l'entrée des femmes dans la pornographie dans des trajectoires

*Florian Voros est doctorant en sociologie (Iris, Ehess) et membre du comité de rédaction de la revue *Porn Studies*. Ses recherches portent sur les usages sociaux de la pornographie et les constructions de la masculinité.

professionnelles et dans un horizon des possibles le plus souvent dessiné par des emplois de service moins bien rémunérés et présentant d'autres formes de contraintes

La parution prochaine⁸ d'une histoire orale des actrices pornographiques africaines-américaines ayant travaillé dans la vallée de San Fernando⁹ devrait permettre d'ouvrir le travail de Mathieu Trachman à la comparaison internationale, notamment concernant l'intersection de la race et du genre dans la division du travail pornographique ainsi que dans les logiques de stigmatisation sexuelle des actrices¹⁰.

Le double standard du porno hétéro

La pornographie est une des industries culturelles qui, parmi de nombreuses autres, participe de la définition des identités et des rapports de genre dans la sphère publique. Parce qu'elle se focalise sur les organes sexuels, lieu privilégié de l'essentialisation de la féminité et de la masculinité, la pornographie est une arène publique traversée par de fortes logiques de naturalisation de la différence sexuelle¹¹. L'originalité de la démarche de Mathieu Trachman est ici de déplacer cet enjeu de politique des représentations vers les coulisses de la production pornographique. L'approche par les conditions matérielles de production permet en effet une compréhension

des routines professionnelles qui expliquent la stabilité des codes de représentation pornographique ainsi que la reproduction des normes sexuelles et de genre qui les sous-tendent.

L'enquête éclaire d'un nouveau jour le double standard sur lequel repose la pornographie hétérosexuelle : la valorisation des rapports entre femmes et la prohibition de la sexualité entre hommes. La description ethnographique de scènes de tournage permet, à la manière d'un *making-of*, de comparer les « chorégraphies » genrées telles qu'elles se déroulent sur le plateau et telles qu'elles apparaissent à l'écran : quand un acteur gicle par mégarde sur la main de son collègue dans le cadre d'une scène d'éjaculation finale sur la poitrine d'une actrice, la chose doit rester invisible à l'écran et est considéré comme un dérapage dégoûtant, à la limite de la faute professionnelle. La conjuration paranoïaque de tout homo-érotisme masculin intervient également comme un filtre en aval de la production du film : un producteur explique ainsi qu'un simple plan cadrant deux hommes nus sans présence féminine peut suffire à faire basculer un film de la catégorie « hétérosexuel » à la catégorie « bisexuel ». La mise en parallèle du stigmate qui affecte dans le milieu de la pornographie hétérosexuelle les acteurs qui tournent des scènes gays et ceux qui font des scènes de *strap-on* (l'acteur se fait pénétrer par une

UNE HISTOIRE DES PORN STUDIES

« Une défense du porno comme genre filmique (ce qui n'est absolument pas la même chose qu'une défense de tous les pornos) pourrait se baser sur l'idée qu'un art impliquant des effets corporels peut nous donner une connaissance du corps que d'autres arts ne peuvent pas nous donner » (Richard Dyer, « Male Gay Porn: Coming to Terms », *Jump Cut* n° 30, 1985).

Sur les cendres encore chaudes des *sex wars* anglo-saxonnes opposant féministes anti-pornographie et féministes anti-censure, une constellation de nouvelles approches critiques de la pornographie émerge à la fin des années 1980. Bien que liés de manière plus ou moins directe au mouvement féministe anti-censure, les travaux de Linda Williams, Richard Dyer, Thomas Waugh, Kobena Mercer ou Cindy Patton dessinent les contours d'un nouvel agenda de recherche, au-delà du débat politique « pour ou contre », et à rebours des approches scientifiques alarmistes, pathologisantes, misérabilistes ou dénonciatrices jusque-là prédominantes.

À la question « ces textes doivent-ils exister ? » se substitue la question « que font ces textes ? », ouvrant la voie à un nouvel espace de questionnements relatifs à la

manière dont les cultures pornographiques participent à la redéfinition publique et intime des identités et des rapports de genre. La définition de ce nouvel agenda de recherche et de création d'enseignements universitaires spécifiquement consacrés à la pornographie s'accompagne d'une réflexion sur les enjeux méthodologiques et pédagogiques d'un genre filmique qui repose souvent sur l'érotisation des différences et des hiérarchies de genre, de race et de classe.

Cette démarche universitaire « en réception » qui articule critique féministe et cinéphilie porno est contemporaine de la démarche « en production » d'une nouvelle génération d'actrices et de réalisatrices qui s'emparent des codes de la représentation pornographique classique d'un point de vue féministe. La défense par ces universitaires du porno en tant que genre filmique fait alors écho au slogan lancé par l'actrice et performeuse (post)pornographique Annie Sprinkle : « la solution au mauvais porno, n'est pas "pas de porno", mais "un autre porno" ».

Dans les années 2000, ces travaux pionniers apparaissent rétrospectivement comme des textes fondateurs pour un nouveau domaine d'étude : les *porn studies*. Une succession d'ouvrages collectifs tels

que *More Dirty Looks* (2003), *Porn Studies* (2004), *Pornography: Film and Culture* (2006), *Pornification* (2007), *C'lick me: A Netporn Studies reader* (2007), *Prazeres disidentes* (2009), *Post/Porn/Politics* (2010), *Porn.com* (2010), *Il porno espanso. Dal cinema ai nuovi media* (2011) et *The Feminist Porn Book* (2013) se revendiquent des *porn studies* et proposent, chacun à leur manière, de nouvelles formulations de ce projet critique. *Queer Zones* (2006) et *Homo exoticus* (2011) en ont proposé une traduction culturelle depuis le contexte français.

Ce « boom » des *porn studies* est contemporain du développement d'Internet, d'une démocratisation de l'accès à la pornographie (notamment pour les femmes), d'une diversification du *mainstream* pornographique, ainsi que d'une centralité nouvelle des échanges d'usager à usager. À rebours des réactions de panique morale réveillées par la prolifération et l'accessibilité croissante de la pornographie via Internet, une nouvelle génération de chercheurs (Feona Attwood, Clarissa Smith, Susanna Paasonen, Sharif Mowlabocus, Katrien Jacobs...) développe des analyses rigoureusement documentées de ces transformations.

actrice outillée d'un godemichet-ceinture) met par ailleurs en évidence la « *privatisation de l'anus*¹² » sur laquelle repose le contrôle masculin des corps féminins. L'enquête montre enfin que les pratiques (homo)sexuelles entre hommes ne sont pas seulement moins nombreuses que les pratiques (homo)sexuelles

Il serait intéressant d'ouvrir la comparaison entre les formes de subjectivation produites par ce travail pornographique professionnalisé et celles produites par le travail pornographique ordinaire des internautes qui chargent leurs vidéos personnelles sur des porn tubes.

entre femmes dans les coulisses de ce monde professionnel : elles sont aussi moins visibles, dans la mesure où incarner l'« homosexuel » au sein de la profession conduit au discrédit.

Dans une industrie culturelle majoritairement pensée « par et pour » les hommes, hétérosexuels ou gays, la frontière entre homosexualité et hétérosexualité revêt des significations culturelles et des enjeux politiques différents du côté des femmes et du côté des hommes. La sexualité entre femmes de la pornographie hétérosexuelle, objet de dérision dans la culture lesbienne, trouve ici une approche critique renouvelée. Si ces pratiques entre femmes relèvent souvent de choix de production ou de réalisation masculins, les entretiens avec les actrices indiquent que ces pratiques ne sont pas réductibles à un simple voyeurisme hétérosexuel masculin. La non-mixité des scènes « entre filles » ouvre d'abord un espace de construction d'un monde homosocial féminin relativement autonome par rapport à la tutelle d'acteurs souvent plus expérimentés et mieux implantés dans la profession. En lui donnant sens par rapport aux contraintes du système hétérosexuel, l'auteur montre ensuite que cet espace homosocial féminin est un espace (restreint) de développement d'une expertise sexuelle sur son propre corps, ainsi qu'un espace (tout aussi restreint) d'expérimentation de soi en tant que bisexuelle pour les actrices qui s'identifient comme telles.

Cette analyse des coulisses de la production pornographique doit être mise en parallèle avec la parution récente du *Feminist Porn Book*¹³, un ouvrage collectif comprenant des interventions de réalisatrices, d'actrices et d'universitaires engagées dans la production pornographique féministe et *queer* nord-américaine.

Un laboratoire d'analyse des transformations du capitalisme

Prolongeant les analyses d'Archie Hochschild¹⁴, Mathieu Trachman fait du travail pornographique un laboratoire pour penser les transformations contemporaines d'un capitalisme au sein duquel le travail émotionnel occupe une place de plus en plus centrale. La qualité du travail des actrices est en effet jugée, aussi bien en production qu'en réception, par leur capacité à signifier l'authenticité de leur plaisir. Autrement dit, la marque du professionnalisme est ici de savoir faire disparaître, à l'écran, la dimension laborieuse de l'action.

À l'heure du tournant dit « 2.0 » de la pornographie numérique¹⁵, à travers lequel la frontière entre production et consommation pornographique s'érode et où les contenus amateur deviennent de plus en plus centraux, il serait intéressant d'ouvrir la comparaison entre les formes de subjectivation produites par ce travail pornographique professionnalisé et celles produites par le travail pornographique ordinaire des internautes qui chargent leurs vidéos personnelles sur des *porn tubes* ou qui produisent leurs propres photos pornographiques pour la recherche de partenaires sexuelles via des sites de *chat*. Depuis le milieu des années 2000, la démocratisation des techniques d'enregistrement (webcams, appareils photo numériques, smartphones), associée à la création de nouveaux espaces dédiés à la pornographie amateur en ligne (plateformes dédiées au chargement et au visionnage de vidéos pornos amateur, sites de rencontre basés sur l'échange de photos pornos amateurs, *chatrooms* basées sur l'échange de vidéos pornos amateurs, etc.) fait en effet coexister sur Internet mises en scène sexuelles professionnelles et amateurs.

Étant donné que ce qui est en jeu dans ce tournant numérique n'est rien de moins que la redéfinition même de la pornographie, de son périmètre, de ses formats et de son modèle économique¹⁶, on peut se demander dans quelle mesure ce n'est pas également une redéfinition des contours du monde professionnel étudié par Mathieu Trachman qui est à l'œuvre. Peut-être la redistribution des cartes induite par l'émergence de nouveaux modes de production et de diffusion ouvrira-t-elle alors, dans les années à venir, des marges de manœuvre pour la transformation de formes de division sexuelle du travail et de représentation de la masculinité qui restent très conservatrices dans le porno hétéro *made in France*.



NOTES

1. Pour une analyse des débats féministes nord-américains des années 1980 sur la pornographie, voir Gayle Rubin, «La lutte contre la pornographie: une erreur sur toute la ligne», in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, trad. de R. Mesli, Paris, Epel, 2011, p.275-315.
2. Le terme désigne la nouvelle visibilité du sexe. Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, 2004, Londres et Durham, Duke University Press, 2004.
3. L'expression désigne la diffusion large et standardisée du sexe. Feona Attwood (dir.), *Mainstreaming Sex: The Sexualisation of Western Culture*, Londres et New York, I.B. Tauris, 2009.
4. Susanna Paasonen, Kaarina Nikunen, Laura Saarenmaa (dir.), *Pornification. Sex and Sexuality in Media Culture*, Londres, Berg, 2007.
5. La revue *Porn Studies* est une revue dirigée par Feona Attwood et Clarissa Smith et publiée par les éditions Routledge.
6. Jane Juffer, *At Home with Pornography. Women, Sex and Everyday life*, New York, NYU Press, 1997, p.2.
7. Pour une analyse critique des discours abolitionnistes sur «l'émancipation» par la sortie de la prostitution, voir: Morgane Merteuil, Damien Simonin, «Les travailleuses du sexe peuvent-elles penser leur émancipation? Sur quelques effets excluants des discours abolitionnistes» in *Contretemps*, mis en ligne le 25 février 2013.
8. Mireille Miller-Young, *A Taste for Brown Sugar. Black Women, Sex Work and Pornography*, Durham, Duke University Press, 2014.
9. Située au nord de Los Angeles et parfois surnommée la «*Porn Valley*», la vallée de San Fernando est un des plus gros centres de production pornographique au monde.
10. Sur les logiques genrées de la stigmatisation dans l'espace médiatique français, voir également: Stéphanie Kunert, «Images de soi, discours sur elles. Constructions médiatiques du féminin-sexuel: les actrices de films pornographiques», in *Raison présente* n°183, octobre 2012, p.89-98.
11. Voir l'ouvrage pionnier de Linda Williams, *Hard Core. Power, Pleasure and the «Frenzy of the Visible»*, Berkeley, University of California Press, 1989. En France: Beatriz Preciado, *Le Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland, 2000 et Marie-Hélène Bourcier, *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*, nouv. éd. revue et augmentée, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.
12. Guy Hoquenghem, *Le Désir homosexuel*, Paris, Editions universitaires, 1972.
13. Tristan Taormino, Celine Parrenas Shimizu, Constance Penley, Mireille Miller-Young (dir.), *The Feminist Porn Book. The Politics of Producing Pleasure*, New York, The Feminist Press, 2013.
14. Arlie Hochschild, *The Managed Heart. The Commercialization of Human Feeling*, Berkeley, University of California Press, 1983.
15. Sharif Mowlabocus, «Porn 2.0? Technology, Social Practice and the New Online Porn Industry» in F. Attwood (dir.) *Porn.com: Making Sense of Online Pornography*, Peter Lang, New York, 2010, p.69-88.
16. Susanna Paasonen, «Labors of Love: Netporn, Web 2.0 and the Meanings of Amateurism» in *New Media & Society*, vol.12, n°8, 2010, p.1298; Fred Pailler, «Chatroulette et le sexe devint l'erreur du web 2.0» in *Poli – Politique de l'image*, n°4, mai 2011.